

"Qu'est-ce qu'une Académie au XXIème siècle ?"

Allocution

de

M. Gabriel de BROGLIE,

Chancelier de l'Institut de France

à l'Académie nationale des Sciences morales et politiques d'Argentine

Buenos-Aires - Mercredi 26 mars 2008

C'est avec infiniment de plaisir et une profonde gratitude que je répons à votre invitation de prendre séance parmi vous. Je mets mes pas dans ceux de mes confrères de l'Institut de France que vous avez accueillis avant moi et qui sont nombreux à avoir appartenu à une académie argentine, que ce soit celle de médecine, des lettres, des sciences, de l'histoire et sans doute aussi celle des sciences morales et politiques, mais je n'en suis pas sûr.

Vous tenez ainsi à maintenir et à élargir cette vivante passerelle entre nos deux Mondes, nos deux pays, nos deux villes, Buenos-Aires et Paris. Plus la mondialisation nous environne, vous et nous, plus il semble précieux de raviver nos souvenirs communs, de rapprocher nos travaux, d'échanger nos expériences.

Je suis l'heureux bénéficiaire de cette démarche. J'y adhère de grand cœur et vous en exprime mes sincères remerciements.

Comment ai-je osé poser ici, devant vous, la question : Qu'est-ce qu'une académie ? J'espère que vous me pardonnerez cette outrecuidance, cette trivialité. Vous savez en effet, très bien ce qu'est une académie, vous qui faites vivre la vôtre et en vivez de façon brillante, depuis 1938, et dont le nom fut choisi en hommage à son homologue française, née un peu plus d'un siècle plus tôt ? Nous le savons, dans notre mémoire collective, depuis plus longtemps encore puisque en Europe, dès la Renaissance, la recherche de la vérité, du bien commun et de la beauté poursuivie par les lettrés, les artistes et les savants, sous la conduite de leurs princes mécènes ou de despotes éclairés a été la source d'un progrès continu et fécond. Les Académies ont été, dans chaque pays, le foyer ou l'un des creusets de cette fermentation. Elles ont fourni

le cadre des échanges qui se sont approfondis et qui se sont étendus à l'ensemble de l'Europe en un réseau de discussion, de polémique parfois, de collaboration plus souvent, que l'on a caractérisé en une formule qui garde aujourd'hui encore sa valeur : "le parlement du monde savant".

Les traits caractéristiques de ce monde académique sont les mêmes dans tous les pays. L'excellence comme voie d'accès, l'indépendance comme raison d'être et l'expertise désintéressée comme utilité sociale.

Dans les textes anciens, on a souvent affirmé, dans une formule un peu grandiloquente, que la mission des académies était "l'illustration et le perfectionnement des sciences, des arts et des lettres". On considère aujourd'hui que la formule prête à critique. Il vaut mieux dire que les académies ont, chacune dans leur spécialité, mais toutes en commun, les mêmes missions : la mémoire, la transmission, la recherche et la création. Les académies argentines ont fleuri sur le terreau de l'indépendance. L'Histoire n'a pas permis de fédérer les différentes académies de votre pays sous l'égide d'un Institut, comme en France, ou en Espagne, pays qui a pourtant influencé leur constitution et continue d'entretenir avec elles des liens privilégiés. Un projet a existé, à l'initiative du ministre de l'Education Atilio dell'Oro Maini au milieu des années cinquante, mais sans prospérité.

Préserver la mémoire, privilégier la transmission, la recherche et la création, ces vocations ne sont pas aujourd'hui dépassées. L'opinion manifeste pour les travaux savants un intérêt qui ne se dément pas. Nos contemporains découvrent la valeur du patrimoine au moment même où les ressources traditionnelles pour l'entretenir s'épuisent. A une époque où tant de ressources sont soumises à des réévaluations brutales, comme l'eau, l'air, la mer, le pétrole, c'est l'héritage du passé qui apparaît comme une valeur stable à défendre.

Comme toutes les époques de bouleversement rapide, et nous en avons connu, notre époque de rupture cherche à éviter la rupture totale, et à maintenir vivant un lien irremplaçable et menacé, celui entre hier et aujourd'hui, entre la tradition et la novation.

Avec leur sérieux, leur solidité, leur discrétion, les académies peuvent y concourir. Elles ont survécu à bien des bouleversements, ceux d'il y a plus de deux siècles en France, ceux de la seconde moitié du XXème siècle dans certaines parties de l'Europe, les soubresauts politiques en Argentine. Les académies ont survécu aux attaques contre leur conservatisme, leurs erreurs, leurs faiblesses. Elles ont survécu aux

moqueries qui n'ont jamais cessé. Pour nous donner bonne conscience, je ne résiste pas à citer Paul Valéry sur ce sujet :

« J'ai tenté de montrer que ce mystère existe, nous distingue et relève peut-être l'Académie par je ne sais quoi de vague, d'inexprimable qui se mêle toujours à l'idée qui éveille son nom. Une chose ne vaut que dans la mesure où elle échappe à l'expression..., cette sorte de transcendance s'accuse et se démontre assez par la grande liberté de nos choix... ».

A propos des critiques et des railleries, il explique :

« Il manquerait quelque chose à notre gloire, comme Molière y manque, si les flèches légères et toujours ramassées lui fussent épargnées. Ceux qui les reprennent et les relancent n'aperçoivent peut-être pas qu'ils se placent par là dans la tradition comme nous. Nos moqueurs nous sont consubstantiels ».

Mais la symbolique sociale et une vertu de consécration ne sont pas seules à obtenir ce résultat. Plus efficace à cet égard aura été l'attachement jamais démenti, à une conception à la fois rationnelle et viscérale, du progrès de la société. Lorsque l'on regarde les thématiques qui ont présidé au XIXe siècle à la création des premières académies argentines, comment ne pas y voir ce souci des sciences et du progrès : la médecine en 1822, les sciences en 1869, les sciences exactes physiques et naturelles en 1874, l'histoire en 1893 et plus près de nous les sciences économiques en 1914 ? Cette conception a revêtu des formes diverses en Europe : l'humanisme au XVIème siècle, la République des lettres au XVIIème siècle, les Lumières au XVIIIème siècle, le Progrès au XIXème siècle. Peut-être le triomphe final de la démocratie libérale est-il le principe de la deuxième partie du XXème siècle ? Votre pays pourrait en être un exemple. Il est en tout cas trop tôt pour prédire ce que sera la philosophie de notre XXIème siècle. Gageons simplement que cette filiation ne sera pas interrompue.

C'est précisément pour mettre les cartes dans notre jeu que peut se justifier la question que j'ai osé poser au début de mon propos. Tout change de façon si profonde et si brusque à notre époque qu'il serait bien étonnant que l'esprit académique, tel un vestige géologique, demeure immuable, inaltérable.

Et d'abord, qu'est-ce qu'être académicien aujourd'hui ?

Les académiciens ne sont pas des gens fortunés, ni mondains. Ce ne sont même plus des gens méchants, ayant la dent dure, comme ce fut souvent le cas dans le passé.

On n'entre pas à l'Institut pour gagner de l'argent. Les relations se déroulent dans un univers où l'argent personnel ne compte pas beaucoup et où les ressources propres des académies ont fondu depuis longtemps – voire n'ont jamais existé.... Mais, à l'inverse, on y entre pour être de plain pied, à égalité, avec des personnalités que l'on admire et que l'on a beaucoup de plaisir et d'intérêt à rencontrer. « *Nous sommes un peuple d'uniques* » a écrit Maurice Druon. Il aurait pu ajouter « *et un peuple d'égaux* ». Le mot s'écrit avec plusieurs orthographes !

Bien entendu, être académicien ne représente pas la même chose pour tous.

Pour les grands universitaires, c'est une prolongation d'une carrière qui a été brillante de bout en bout et il existe une parenté particulière et étroite entre les deux institutions intellectuelles les plus vénérables dans chaque pays. Pour les chercheurs de cinquante ans, c'est une plongée dans un monde solennel qu'ils ne connaissent pas et qu'ils sont heureux de découvrir. Pour les artistes, ceux du moins qui ont suivi le parcours, c'est une consécration comme l'entrée dans un club. Pour les dignitaires, c'est un supplément de dignité, toujours recherché.

Qu'est-ce pour les écrivains ? La question a agité le monde littéraire pendant tout le XIXème siècle. Elle a été glorieusement résolue dans les trois premiers quarts du XXème siècle. La question se pose autrement aujourd'hui.

Les meilleurs écrivains, en particulier les créateurs de fiction, ont avant tout besoin de préserver la sphère de leur création et de leur travail. Ils ne recherchent pas comme autrefois des espaces de sociabilité, qui d'ailleurs n'existent plus. Ils bénéficient au contraire d'une puissante médiatisation, mais dont ils choisissent soigneusement les formes. Il n'est pas sûr que la forme de médiatisation que leur confèrent les académies soit celle qui leur convient le mieux. De nos jours, l'élection d'universitaires, d'essayistes, de dignitaires, apparaît plus facile que celle de romanciers ou de dramaturges qui ont formé longtemps le cœur des académies littéraires nationales, en particulier de l'Académie française.

D'où la question plus générale : *qu'est-ce qu'une Académie au XXIème siècle ?* Nous n'en savons rien encore, mais nous savons sous quels angles elle se pose. Je voudrais en énumérer certains.

Les académies et la démocratie : c'est toute la question de leur légitimité qui peut être mise en discussion. Les académies sont par elles-

mêmes des exceptions au principe général d'égalité. La sagesse, la science, le talent, n'excluent pas que des tensions puissent naître entre les académies et les acteurs du débat démocratique, représentants du peuple et gouvernants. La situation des corps intermédiaires est délicate dans chaque pays et leur juste influence ne se fixe pas dans la simple phrase d'un texte, mais dans les places respectives des pouvoirs politiques et des compagnies savantes dans les sociétés avancées. Ce que je puis dire à ce sujet, c'est que la société la moins décentralisée qui soit, la France, est celle dans laquelle l'Etat accorde aux Académies la reconnaissance la plus solennelle. Les tambours de la Garde républicaine sont une tradition qui n'est pas seulement de forme, mais qui exprime un véritable hommage social.

Ce lien avec la démocratie est exemplaire en Argentine. La première des Académies, celle de médecine, créée en 1822, le fut sous le gouvernement progressiste et pro-européen de Bernardino Rivadavia. Les académies furent mis entre parenthèses sous la dictature de Péron à partir de 1950, pour être rétablies à son départ en 1955.

Les académies et l'indépendance : c'est leur raison d'être même. On connaît les conditions à réunir : le recrutement par cooptation, la libre administration, et l'indépendance intellectuelle, le choix de sujets, l'organisation des travaux, les avis libres, savants et sereins rendus aux pouvoirs publics, mais aussi aux autres institutions savantes, et devant la nation tout entière. Là encore, l'indépendance ne résultera pas seulement d'un texte. Encore faut-il que l'Etat reconnaisse ce statut privilégié. L'autonomie des académies argentines fut décidée en 1925 par le président Marcelo de Alvear. Il faut également que les académies disposent des ressources qui leur sont nécessaires. Je sais que la question financière est très sensible, notamment en Argentine. Il s'agit d'une dialectique constante car les dangers ne viennent pas seulement de l'Etat, mais des autres pouvoirs, ceux des entreprises et des professions, ceux des médias et de l'opinion. Là aussi, en France comme en Argentine, les médias et plus précisément la grande presse semblent ne plus savoir comment rendre compte de la vie académique, et de la richesse des réflexions qui s'y mènent, des jalons ainsi posés dans la vie démocratique et intellectuelle du pays.

En France, l'indépendance vis-à-vis de l'Etat est formellement garantie par la loi, récemment confirmée en 2006. Vis-à-vis de l'opinion et du monde économique, elle résulte d'une tradition ontologique solide. Mais l'indépendance financière des académies n'est pas garantie par les

pouvoirs publics. Elle résulte pour le moment d'un mécénat dont le courant ne se dément pas et qui permet à l'Institut et aux Académies d'exercer un rôle croissant dans les domaines de la recherche, de la science, de la médecine, de l'enseignement, de l'action humanitaire et, bien entendu, des lettres et des arts.

Les académies et la science. Toutes les académies ont une vocation savante, de recherche, et même scientifique. Est-il possible de maintenir jusqu'à un âge avancé l'information scientifique des académiciens ou leur compréhension des situations nouvelles ? Plus grave encore, le croisement des disciplines est-il encore fécond ? La réponse est deux fois oui. Certes, les modèles de Pic de la Mirandole et des grands humanistes du XVII^{ème} siècle, Descartes ou Hensius sont révolus. De grandes personnalités, à l'esprit universel, ont su, en Argentine, incarner cet idéal académique. Je pense à Bartolomé Mitre, fondateur en 1893 de l'Académie d'histoire et de numismatique, ou encore, plus proche de nous, Angel Gallardo, membre de plusieurs académies, à la fois diplomate, recteur et ministre. Mais on doit affirmer que le parlement du monde savant est, plus que jamais, une institution nécessaire.

Les académies et la législation ? Les académies pourraient intervenir dans la formation de la loi mais elles sont rarement à même de le faire, détachées des intérêts en cause. Le déroulement contraignant et le rythme des procédures permettent rarement une intervention savante. C'est dommage. Le Parlement et les innombrables conseils qui concourent à la législation agissent trop en chasse gardée, en cercle fermé, et ne consultent pas assez les académies.

Les académies et les réformes ? Adapter les structures et les mentalités aux évolutions contemporaines est de plus en plus œuvre de spécialistes, de techniciens. Les académies peuvent établir les diagnostics, les synthèses. Sont-elles les mieux placées pour concevoir les nouvelles formes d'organisation sociale ? Pour tout ce qui regarde l'enseignement, à coup sûr. Pour les réformes de société, il y aurait souvent avantage à recueillir des opinions éclairées sur les questions d'éthique, de morale, de violence, de criminalité, de jeunesse, de défense.

Cela pose peut-être les redoutables questions de la composition sociologique des académies, de la parité entre les hommes et les femmes, de l'âge des académiciens.

Les Académies et l'identité nationale : Cette question présente deux aspects.

D'une part, vis-à-vis de l'étranger. Les académies remplissent une fonction de représentation et d'échanges, par exemple par les élections de correspondants étrangers (systématique dans les sciences), par des relations bilatérales. Il y a des réseaux internationaux d'Académies, surtout en science. Je sais les liens étroits qu'entretiennent les académies argentines avec leurs homologues d'Amérique latine et espagnoles. C'est la preuve d'une certaine unité et l'illustration de la force planétaire de la langue espagnole. Il n'y a pas assez de relations entre Académies européennes, qui ont pourtant le plus de parentés et le plus à se dire. Nous avons essayé de poser cette question lors de la rencontre que j'avais organisée en octobre dernier à Paris. Les réponses qui y ont été apportées ont comblé notre attente et ont montré que la préoccupation était généralement partagée.

D'autre part, les académies jouent un rôle dans la conscience de chaque pays. Elles ont évidemment cette vocation. Leur nom même en témoigne. Les académies nationales ne sont pas les seules. Les académies régionales sont très vivantes, très actives. Comment ne pas mentionner les académies de Córdoba, en droit, en sciences, en sciences sociales ? Elles ont conservé leur vocation traditionnelle de société savante locale et partagent avec les académies nationales une nouvelle vocation qui est de constituer un pôle de stimulation, de rayonnement, d'encourager dans de multiples domaines les initiatives novatrices et la création contemporaine, d'accomplir des travaux en réseau entre elles, bref d'animer la vie intellectuelle de leur pays dans toutes ses parties. L'Institut de France et les Académies du quai de Conti, chacune à leur manière, jouent en réalité un rôle de composant, et sans doute, d'agent catalyseur de l'identité française.

Les académies et les universités : c'est peut-être là que se situe le défi majeur de notre temps. Universités et académies sont nées du même mouvement. Jusque dans les années 1920, certaines académies argentines dépendaient d'ailleurs de l'Université. Pendant un temps, les académies ont dominé le monde des idées dans la haute érudition et dans les arts.

Puis la vocation des universités s'est élargie à toutes les disciplines et surtout, elle s'est étendue à la recherche. Elles connaissent aujourd'hui un développement quantitatif considérable. Deux mondes donc, dont aucun n'est supérieur à l'autre, qui poursuivent des fins comparables mais dans des conditions très différentes. Distance et collaboration, concurrence et complémentarité, les deux mondes devront vivre ensemble, non pas se spécialiser l'un par rapport à l'autre, mais se considérer réciproquement,

admettre une loi de développement autonome chez chacun, et cultiver leur vocation respective.

Les académies et la langue : le sujet est vieux comme les académies. Depuis toujours, les académies ont pour vocation d'illustrer la langue nationale, de la servir, d'en définir les règles et les usages. Je pense ici au travail de l'ancienne Académie d'Argentine de Sciences et de Lettres, fondée à Buenos Aires le 9 juillet 1873, qui, jusqu'à sa dissolution en 1879, a pu élaborer un Dictionnaire des argentinismes. Aucune académie ne renonce à la mission de défendre et sauvegarder toutes les langues autour desquelles les nations se sont unifiées, qui sont les véhicules de la culture sur nos territoires et bien au-delà et qui constituent, par le plurilinguisme auquel nous sommes attachés, l'une des richesses constitutives de l'Europe.

Les académies et la médiatisation : il y a longtemps que de nouvelles formes d'échanges et d'information se sont multipliées avec la presse, la radio et la télévision. La question est aujourd'hui, non pas de succomber à l'attraction de ce nouveau pouvoir, mais d'éviter de disparaître dans cet océan de messages sans portée, de communication sans contenu, de rechercher quelle médiatisation convient aux académies pour se faire entendre, et quels moyens d'expression, autres que les séances solennelles et les grands discours, elles doivent employer pour exercer un attrait auprès des grands esprits, de toutes les sortes de talents de notre temps, de toutes les catégories de la population.

A l'heure où bien des traditions, des usages, et même des institutions sont submergées par les assauts de la mondialisation et la crise profonde de l'éducation, les Compagnies savantes revendiquent leur qualité d'Académie, qui est synonyme, je l'ai déjà dit, d'indépendance, d'excellence, d'expertise désintéressée. Elles présentent l'exemple d'institutions qui se maintiennent, qui s'adaptent à la modernité, mais qui ne renient rien. Elles sont intemporelles donc modernes.

Elles vivent au milieu des grands exemples du passé et des grands problèmes du moment. Comme l'a dit malicieusement, mais avec beaucoup de justesse mon confrère Jean d'Ormesson : « *La plus haute tâche de la tradition est de rendre au progrès la politesse qu'elle lui doit en permettant au progrès de surgir de la tradition comme la tradition a surgi du progrès* »

C'est donc tout naturellement que les académies se donnent en exemple, qu'on les donne en exemple d'une identité assurée d'elle-même, ouverte sur l'extérieur tant du point de vue de la langue que des œuvres et des idées, et toujours favorables à l'échange, car les travaux de l'esprit ne connaissent pas de frontières. C'est le propre de l'esprit académique de jouer un rôle de passerelle entre les cultures et de combattre pour faire reconnaître l'universalité de l'esprit et la force de la pensée indépendante. C'est une vocation exaltante. Elle répond à un besoin de notre époque.

Et nous pouvons être assurés, Mesdames, Messieurs les académiciens, que pour jouer ce rôle et porter ce témoignage, il ne manque pas de candidats. J'en porte ici témoignage. C'est un grand privilège d'avoir pu exprimer ces idées devant vous, par delà l'Atlantique, dans ce Monde nouveau et pourtant si proche du nôtre. J'en fais comme un appel à des racines et à une ambition communes, celle de porter haut et loin, dans le XXI^e siècle, l'esprit académique dont nous vivons. Et pour ce privilège que vous m'avez si libéralement accordé, je vous exprime ma profonde reconnaissance.